

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Regards sur le diocèse de Darjeeling

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2010, tome 105a, p. 8-13

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Regards sur le diocèse de Darjeeling

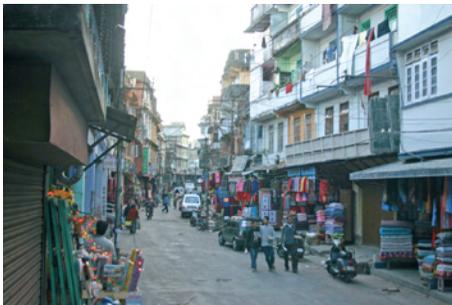
Les *Echos du Sikkim et des Andes* ont publié en automne 1992 les notes de voyage d'un collégien désireux de découvrir les missions avant d'effectuer son noviciat à l'Abbaye. En voici des extraits.

En route vers Kalimpong : une semaine de tribulations

Mardi 4 août 1992, une heure du matin. Plongeon dans l'inconnu. A la sortie de l'aéroport, une vingtaine de taximen me hèlent à qui plus fort tandis que la chaleur nocturne de Delhi s'abat sur moi de tout son poids d'humidité et de ténèbres. Plus un visage blanc, plus une main amie... On a beau s'y être préparé, on a peur. Parvenu à l'hôtel où je dois passer deux nuits, le sommeil ne vient pas. Une odeur de serre envahit tout, ou plutôt une odeur comme celle des chalets que l'on rouvre au printemps ; mais ici, c'est aussi dehors, dans les arbres, sur la terre des trottoirs, jusque dans l'oreiller. Elle vous rentre partout et s'impose petit à petit à vos narines, de sorte que vous finissez par ne plus la sentir, tout en devinant sa présence parce qu'elle fait dans l'air comme des vagues plus ou moins fortes.

Alors, pour m'endormir, je m'échappe de ce monde inconnu en pensant à ma famille, à ma communauté, au film que j'ai vu tout à l'heure dans l'avion ... Le sommeil vient enfin...

Ce voyage en Inde, il s'est décidé assez rapidement, sans grande réflexion même. Ayant terminé ma maturité, je désirais simplement vivre quelque temps d'une autre expérience avant de commencer le Noviciat, à l'Abbaye. Après quelques entretiens avec mon Père-Maître, le choix s'est porté sur la visite de nos missions au Sikkim. D'une part, cela me permettrait de voir l'immense travail accompli là-bas par nos confrères, d'autre part, j'aurai ainsi l'occasion de rendre plus concrets un certain nombre d'idéaux qui me tenaient à cœur, tels l'amour du plus pauvre, la pauvreté elle-même... Souvent, j'ai réfléchi à la pauvreté, j'y ai beaucoup pensé tout à l'heure encore, dans l'avion. La pauvreté m'attire. Je la trouve belle en même temps qu'elle me fait peur. Belle parce qu'il me



En se promenant dans les rues de Kalimpong.



Jour de lessive dans un quartier populaire.



Cette magnifique vue du Kangchenjunga dominant la ville de Kalimpong a toujours impressionné les visiteurs.

semble qu'elle porte à l'essentiel, effrayante parce qu'elle exige tant ! Mais les grands saints ne se sont-ils pas épanouis en elle ? Pauvreté... petit mot qui chante profond et bien obscur, mélodie de sainteté, un petit air d'éternité... Je tends l'oreille... c'est loin ! Encore... Les sons se confondent : cela résonne encore trop, dans le vide de mon cœur ! Cette mélodie, je vais avoir le temps de la découvrir, en un mois et demi ! Mais pour l'instant, je dors, à des centaines de kilomètres de Kalimpong, sur un lit de planches recouvert d'un fin molleton, tandis qu'au-dessus de moi, inlassablement, un vieux ventilateur tourne tordu sur son axe...

... Me voilà donc sur la route de Darjeeling. Le taxi fonce à une vitesse infernale (au moins 50 km/h !) entre les gens, les vaches, les charrettes, les chiens, les chèvres, les poules et leurs nids ! Je vais donc vivre 3 jours à Darjeeling, sur les premières montagnes himalayennes, à 2100 mètres d'altitude, au frais dans les

nuages de la mousson. Darjeeling est la ville centrale de la région des Hills, dont Kalimpong fait partie. Elle est notamment très connue pour son fameux thé, et pour la vue magnifique qu'elle offre sur le massif himalayen, avec le Kangchenjunga (8600 m) et le Mont Everest plus à l'arrière.

Mon intention est de me rapprocher le plus possible de la mission, puis de terminer le trajet à pieds. Le bus me conduit jusqu'à Teesta, petit village sur la rivière du même nom, où se trouve un pont qui relie les routes de Darjeeling et Siliguri à celles de Kalimpong et Gangtok.

Après un dernier contrôle à un poste de police, me voilà enfin à Kalimpong. Quelle émotion d'arriver là où, 58 ans plus tôt, les chanoines de l'Abbaye plantaient les premières semences de l'Évangile.

Première visite : Pédong. La grande maison en pierre qui abrita les premiers missionnaires est maintenant un peu « branlante », mais ses murs



Scènes de la vie quotidienne.

parlent encore très fort de ce passé finalement pas si lointain où les pères français d'abord, puis les chanoines, plongeaient dans ce monde inconnu tout entier régi par les croyances locales et bouddhiques. En contrebas de la maison se trouve le cimetière où reposent les missionnaires français, derrière l'église construite par le Père Martin Rey. Elle est un peu tordue, mais ce brave chanoine n'avait pas le temps de commencer à faire du dessin technique, il en dessina le contour à la main directement sur le sol !

Entre Pédong et Kalimpong se trouve le petit village de Mirik. Quand le Père Gressot y vint pour la première fois, il n'y avait là qu'une famille chrétienne, qui avait été un peu oubliée. Aujourd'hui, tout le village a adhéré à l'Évangile. L'école construite par le Père Gressot rassemble les enfants de toutes les maisons environnantes, à quelques mètres d'une église érigée par le Père Pittet et d'un tout nouveau presbytère où loge le Père Donald, un prêtre du diocèse. Une petite communauté de trois sœurs de Cluny habite également au village. Elles y enseignent, tiennent un petit dispensaire et parcourent les collines alentour pour y prêcher l'amour du Christ et du prochain.

C'est généralement ainsi que se sont formées toutes les paroisses des voisinages de Kalimpong. Un chanoine s'y installe, noue des amitiés, développe une école, apporte ce qu'il peut pour combattre les situations déplorables de certaines familles qui n'ont rien à manger, dont la maison tombe en ruines, qui n'ont pas les moyens de s'acheter les médicaments que leur état de santé exige... Et un jour, une famille, puis deux, viennent demander qu'on leur enseigne ce fantastique message qui rend si bon pour les autres. Ils découvrent le Christ, par l'Évangile et par l'exemple du prêtre, ils apprennent à prier, jusqu'au point où, désirant

se séparer totalement des croyances de leurs ancêtres ils adhèrent pleinement à leur nouvelle foi en Christ, ils demandent le baptême. Une nouvelle communauté chrétienne est née ! Dans un pays où l'esprit de collectivité est très fort, cela peut se faire par familles entières, par villages parfois !

Rencontre avec la pauvreté

Mais le centre de la mission, c'est évidemment Sainte-Thérèse, à Kalimpong. Une grande maison aux murs jaunes et au toit de tôles rouges accueille les prêtres et les amis de passage. C'est le presbytère où vivent deux chanoines et un prêtre indigène, au service de la paroisse. L'église paroissiale fut construite par Monseigneur Gianora, qui veilla lui-même sur tout le chantier, allant jusqu'à désigner exactement quel arbre il désirait que l'on abatte pour faire telle partie de la boiserie. Le résultat, c'est une superbe harmonie des différentes couleurs du bois, et une architecture élaborée dans le respect des valeurs locales.

Mais le plus beau spectacle, c'est la messe qu'on y célèbre le dimanche, à 6h30 du matin ! L'église est bondée, et toute l'assemblée chante de tout cœur la louange de Dieu sur des airs très locaux, au rythme entraînant des maracas, guitare, harmonium, clochettes et tambourin ! « Que les peuples, Dieu, te rendent grâce, qu'ils te rendent grâce tous ensemble ! » (Ps 66) La notion d'Eglise universelle m'apparaît enfin dans son sens concret ! Voilà des chrétiens qui, à des milliers de kilomètres de chez nous, prient avec nous le même Seigneur Amour, et permettent ainsi sur toute la Terre sa louange ininterrompue. Et, tonnerre ! des chrétiens qui donnent envie de rire, de chanter, de danser ; que nos pauvres églises d'Europe ont donc à apprendre de la simplicité et de la joie dont



Scènes de la vie quotidienne.



L'église Marie Mère de Dieu à Kalimpong.



Jour de fête à la paroisse Ste-Thérèse de Kalimpong.

respirent ces jeunes communautés de mission !

C'est à Sainte-Thérèse que j'ai véritablement fait la découverte de la pauvreté. J'avais bien vu, à Delhi, des familles dormant sur le trottoir, des mendiants estropiés à Darjeeling, avec leurs membres atrophiés ou leurs jambes coupées sous le genou, qu'ils agitent dans votre direction pour attirer votre attention. J'avais bien vu toutes ces maigres personnes aux habits déchirés, ces travailleurs qui portent tout le jour des charges surhumaines pour quelques roupies... Je les avais vus comme on regarde les photos d'un magazine tiers-mondiste, mais je ne les avais pas rencontrés, parce que je n'avais pas commencé par les aimer et les admirer.

Les premières rencontres qu'il m'a été donné de faire, ce sont celles de tous les pauvres qui viennent mendier au presbytère. Ils attendent sur le perron, dans l'escalier intérieur, devant

les portes des chambres, et nos braves chanoines les reçoivent avec patience et douceur, l'un après l'autre, les écoutent et donnent ce qu'ils estiment judicieux de donner. Je me souviens d'une femme, qui vient régulièrement. Elle est fine comme un bambou, diraient les Indiens, enveloppée dans un sari bleu foncé, et possède le beau type des Indiens du Sud. Je lui ai toujours trouvé un air mystérieux, le regard fier et grave en même temps qu'elle sourit. Elle vit dans une petite maison, constituée d'un coin-cuisine et d'une chambre de deux mètres sur deux aux murs nus, meublée seulement d'un lit de planches. Il n'y a pas de toilettes à l'intérieur, comme d'ailleurs pour la grande majorité des logis, mais un petit cabanon derrière la maison. La jeune femme et sa famille le partagent avec leur voisin brahmane, aussi pauvre qu'eux, mais qui les méprise de par le rang de sa caste. Et je vois encore la gouille verte formée par les latrines bouchées, qui fermentent devant la maison...

Les mendiants du presbytère, c'est encore Sharon, une jeune fille de 14 ans, tuberculeuse également, qui ne va plus à l'école depuis fort longtemps et vient aussi chaque semaine demander de quoi payer la nourriture pour elle et sa famille. Le chemin lui prend trois heures (6 heures aller et retour), en s'arrêtant régulièrement pour reprendre le souffle. Elle m'a énormément impressionné par son courage et



L'église de Sourouk.



Siliguri, Darjeeling, Kalimpong, Vallée de la Tista...

le sourire qui illumine toujours ce visage d'une paix extraordinaire, au-delà de la souffrance. Plusieurs visites à l'hôpital régional de Kalimpong m'ont également montré une facette de la pauvreté que l'on ne peut imaginer sans l'avoir vue de ses yeux. Combien de pauvres meurent alors parce qu'ils n'ont pas seulement les moyens de se procurer le médicament parfois élémentaire qui les sauverait !

La pauvreté, enfin, je l'ai découverte durant les nombreux après-midi entiers passés à visiter les pauvres de Kalimpong et environs, avec le Père Gressot.

Je voudrais pourtant tellement vous partager ce que tous ces pauvres m'ont appris ! Parce qu'au fond, ils sont plus riches que nous. Les vrais pauvres sont chez nous ; ce sont tous les mendiants d'amour, tous ces êtres seuls, déchirés, perdus, rejetés, endurcis par le luxe, « encarapaçonnés » dans l'avoir !

Aujourd'hui, j'ai retrouvé le luxe de la vie occidentale, le bien-être dans l'assurance de ne manquer de rien ; j'ai retrouvé ma belle chambre, les belles maisons, les grandes voitures, les rues pleines de belles boutiques, les bistrotts. Les gens y pleurent, rient et aiment, tandis que là-bas, tout là-bas, des millions de pauvres meurent en silence, sans déranger personne...

Dans mon cœur aujourd'hui, la pauvreté a des visages, des noms, des sourires, une dimension nouvelle. Son chant a pris corps ; il est beau, il est grand... Il résonne en mon cœur et monte à mes lèvres ; je voudrais le chanter, avec eux tous, avec vous, pour qu'il remplisse la terre, dans une grande bouffée d'espoir, parce qu'ils sont la joie du monde, parce que le Royaume des Cieux est à eux. (F. R.)